

# DANS

LA **Aïssa Lacheb**

# VIE



Aïssa Lacheb

# Dans la vie



## Du même auteur

PLAIDOYER POUR LES JUSTES, roman, *Au diable vauvert*

L'ÉCLATEMENT, roman, *Au diable vauvert*

MON CAHIER D'HENRY CROTTER, *Éditions Labor*

LE ROMAN DU SOUTERRAIN, roman, *Au diable vauvert*

ISBN : 978-2-84626-344-3

© Éditions Au diable vauvert, 2011

Au diable vauvert  
[www.audiable.com](http://www.audiable.com)  
La Laune 30600 Vauvert

Catalogue sur demande  
[contact@audiable.com](mailto:contact@audiable.com)

*À la jeunesse, ce grand large,  
À la vieillesse, ce...*



*« Et la vérité est que la plupart de ces suicidés  
sont déjà morts bien avant de presser la détente. »*

David Foster Wallace



Première partie

Son carnet

1<sup>er</sup> octobre 2008

C'est bon, ma claque! 40 ans, je vais les régler ces comptes! C'est comme ça que je vois les choses maintenant, pas autrement. C'est par elle que je vais commencer, que je me suis dit, elle m'a trop fait mal, trop rendu amoureux comme un chien qu'on veut pas, j'avais 18 ans à cette époque, je me souviens bien, je foutais rien, j'étais dans le quartier, c'étaient des blocs, des blocs, des blocs et puis les champs; elle 16 ans, j'ai pas oublié, j'oublierai jamais, on peut pas oublier ça. Elle avait la classe, une pépée, Lolita, elle faisait semblant et je tournais bourrique, la rage au cœur je la voyais, elle sortait avec tout un tas de mecs, des 16, 17 et même des 18 ans comme moi mais pas moi, rien, jamais moi, j'en crevais, j'avais juste le droit de la regarder dans le bloc quand elle montait voir une copine

ou n'importe qui ou dans le bus ou dans le quartier quand on désœuvrait tous, moi plus que tous, j'en crevais, je le dis, je peux le dire maintenant, j'en crevais... Et puis, ces mecs lui cognaient sur la gueule en plus, des raclées cochons et moi pendant ce temps je lui écrivais des poèmes et elle se foutait de ma gueule, elle disait « c'est beau, c'est beau », c'est tout ce qu'elle me trouvait, « c'est beau », ces foutus poèmes d'amour, ce foutu amour, ce foutu rien, « c'est beau, c'est beau », comme à un nul, comme à un chien puis elle partait, les mecs la troussaient dans les caves, sur l'herbe, n'importe où et moi j'écrivais seul dans mon coin des « je t'aime » et je glissais ça dans sa boîte aux lettres, dans sa main même et j'attendais si c'était beau, si c'était même très beau, très très beau, et puis autre chose aussi, j'attendais qu'elle me sourie vrai et pas par pitié (oh c'était du mépris aussi, j'en suis sûr maintenant que j'y réfléchis), qu'elle dise j'en ai marre de prendre des coups, j'en ai marre qu'on me traite comme une moins-que-rien qu'on me salisse, qu'on me dise jamais des mots bien, qu'on me dise jamais rien, je veux qu'on me parle comme toi, je veux qu'on m'aime comme toi, je veux toi, c'était pas compliqué à dire « je veux toi », elle le disait pas, elle partait, j'en crevais, elle fuyait tout près de moi, même en bougeant pas

elle fuyait, j'en pleurais dans moi, ça se voyait pas mais j'en pleurais, j'en crevais... Je vais te rattraper maintenant, on va régler ça, c'était ça que je me disais, rien que ça, fallait régler tout ça. Tu es devenue quoi? Quand je l'ai retrouvée, j'étais pas sûr que c'était elle. Mais c'était elle. Ses fringues, c'était plus ça. Une poupée c'était; j'ai cru voir une petite vieille. Elle avait pourri toxico, je le savais, je dis pas comment mais je le savais, il lui manquait des dents et sa bouche puait, ça sentait la bière et tout un tas de trucs d'alcool depuis des années. J'ai pas eu pitié. «Tu fais quoi maintenant?» que je lui avais demandé.

— Moi rien, qu'elle m'avait répondu; et toi?

— Rien non plus.

J'ai pas dit ce que je faisais, moi, j'avais plus rien à lui dire, mais j'étais mieux qu'elle, c'était sûr, j'avais toutes mes dents, j'étais propre et habillé normalement, j'avais survécu, moi, je faisais pas mes 40 printemps, je faisais rien; elle, elle faisait tout, elle a même fait la putain dans les endroits les plus sales, je savais, je dis pas comment j'ai su mais je savais. C'était à ça que j'écrivais des poèmes, que je me suis dit, que je crevais de la voir et l'entendre chaque fois me dire «c'est beau, c'est beau» et partir et me laisser là comme un chien: une affreuse en devenir... C'est comme ça que tout a commencé,

comme ça, pas autrement. Je me suis levé un matin, je me rasais devant la glace et à un moment je bougeais plus, je pouvais plus bouger, je tenais mon Bic jetable dans la main et j'étais comme une statue dans ma salle de bain. Je fixais ma tête, elle me fixait et on se disait rien, on se disait plus rien, on avait plus rien à se dire, c'était fini. C'est là que j'ai dit : on va régler ça, on va régler tout ça, il faut pas laisser les choses en l'état, faut tout terminer, faut solder, c'est le mot, je m'en souviens bien : solder. Je me suis assis devant ma table à manger, j'ai sorti une feuille et mon stylo et j'ai fait une liste. J'ai pas réfléchi longtemps ; tout était déjà là dans ma tête, ça m'a même étonné, j'avais plus qu'à tracer les noms. C'était tombé sur elle, le premier, mais ça voulait rien dire, ça aurait pu être un autre ou une autre, ça aurait pu être n'importe qui, vraiment n'importe qui...

— T'habites où maintenant ? qu'elle m'a demandé.

Elle souriait triste et minable, c'était pas un sourire normal, c'était un sourire qui manque de dents, c'était un sourire tiré, c'était pas un sourire qui venait de ce temps-là, si elle m'avait fait ce sourire-là, je l'aurais peut-être pas fait, pas elle en tout cas, j'aurais peut-être passé outre, comme je dis maintenant, passé outre, passé

outré ! Mais je savais qu'elle pouvait plus sourire comme ça, que c'était fini, que c'était avant, que c'était comme si j'écrivais un poème maintenant, c'est pas possible, c'est plus possible, elle avait passé. J'ai dit : « J'habite là » et j'ai dit le nom du quartier. C'était drôle, j'ai cru que j'allais l'entendre dire comme avant « c'est beau, c'est beau », mais elle a rien dit, elle avait rien à dire, elle savait plus quoi dire, elle était toute seule, paumée, perdue, déshérée, je sais pas si ça se dit ça « déshérée » mais je m'en fiche, on dit bien déshérence, pourquoi on dirait pas déshéré, pourquoi ? Elle avait pas un rond, je l'ai su après quand je l'ai fouillée, elle avait plus rien. On a pris un café sur une terrasse, on regardait sur nos figures nos changements réciproques, c'était tout. Elle, je sais pas ce qu'elle voyait, mais moi je voyais rien, c'est sûr, rien, je voyais du vide, je sentais du vide, j'étais tout entier dans du vide. « Tu veux venir chez moi ? » j'ai dit. Elle m'a regardé comme ça en posant sa tête sur sa main, la paume, puis elle a dit oui, comme ça, déshérée, c'était un soupir presque, moi j'ai imaginé un soupir, c'est pour ça que je dis que c'était un soupir, enfin je m'en moque si c'était un soupir et même maintenant j'en ai rien à faire si c'était un soupir ou pas... C'était la première fois qu'elle me disait oui. La dernière fois aussi. J'ai réglé ça.

Quand je l'ai fait, elle m'a regardé avec des yeux bizarres, elle avait pas l'air de comprendre ce qui se passait, comme si tout ça c'était pas normal, hein, comme si tout ça c'était pas normal. Moi j'ai dit « Tu te rappelles avant ? Tu te rappelles ? » et ses yeux ils semblaient rire, ça m'a rendu fou, je voyais plus ses yeux d'avant, ses yeux verts, tellement verts, tellement beaux qu'elle gardait pour les autres, je voyais des yeux marron, gris peut-être, tout grands et qui riaient. Quand c'était fini, je l'ai assise sur un fauteuil (j'en ai deux petits chez moi et un grand où je fais la sieste quand je travaille pas) mais elle tenait pas. Je l'ai coincée avec des coussins, c'était comme si elle regardait la télévision, c'était comme si on était un couple tranquille et normal. J'ai ouvert le buffet de la salle à manger, la petite porte vitrée en haut où je mets jamais rien, c'était là que j'avais punaisé la grande feuille. J'ai barré son nom avec le feutre, c'était réglé. Je me sentais bien. Chaque fois, ça serait comme ça, je me sentirais bien. Ce serait comme si on me retirait un peu plus de poids dans ma tête et que je me redressais enfin. Je l'ai sortie la nuit, sans me cacher, je la tenais debout contre moi comme si on s'embrassait, sa bouche touchait presque la mienne mais je tournais la tête pour voir où je posais mes pieds. Il y avait personne à 5 heures

du matin, rien, pas un chat. Je la tirais à moi jusqu'en bas par les petits escaliers et je l'ai couchée dans ma bagnole, sur la banquette arrière. J'ai roulé. Ça me faisait du bien. « C'est beau, c'est très beau », que je me disais et plus je me disais ça, plus je me sentais bien. J'ai posé son corps dans notre ancien quartier, à côté d'un arbre. Puis je suis parti sans me retourner, elle pouvait plus me faire du mal maintenant, elle pouvait plus me faire crever... C'était comme ça que ça avait commencé. Tiens, j'y pense, j'ai même pas dit comment elle s'appelait, c'est idiot. C'est Marthe qu'elle s'appelait. Mais ça n'a plus d'importance tout ça. Quand je suis rentré chez moi, il y avait pas beaucoup de sang. J'ai lavé vite et après je me suis fait à manger. C'est rare que je mange la nuit mais là j'avais faim. Il restait deux œufs dans le frigo ; après, il y avait plus rien. J'attends toujours que c'est vide le frigo et le buffet pour aller faire les courses, c'est comme ça. Après que j'avais fini de manger, j'étais encore très bien mais j'avais plus envie de dormir. On dort moins quand on prend de l'âge. Surtout la nuit. Je m'étais assis sur le fauteuil, à sa place. Je sais plus trop à quoi je pensais. À rien peut-être. J'ai allumé la télé et j'ai coupé le son. Il y avait rien, pas d'informations. J'ai éteint et je suis resté dans le noir jusqu'à 7 heures du matin.

Normalement c'est l'heure où je suis déjà au boulot mais j'avais pas de boulot ce jour-là. J'ai fait tout comme. Je me suis lavé les dents, j'ai pris une douche, mon petit déjeuner et je suis allé me coucher. Ça durera le temps que ça durera. Vous pouvez dire ce que vous voulez, je m'en fiche. Je suis pareil que vous et vous êtes pareils que moi, c'est comme ça. On fait avec des manières différentes et vous irez pas plus loin que moi, c'est sûr et certain, je le jure, vous valez pas mieux que moi et je vais tout vous raconter.

3 novembre 2008

J'ai un flingue. C'est Jean-Paul, un vieux copain, qui me l'a offert il y a longtemps. Il en a d'autres, de tous les calibres, des mitraillettes, des grenades ; il vend ça une misère à des types qu'il rencontre. Au début, c'était un bon commerce, qu'il disait, ça rapportait. Mais plus maintenant, il y en a trop, tout le monde vend ça, même sur les marchés par en dessous les tables. Je sais plus ce qu'il devient, Jean-Paul, je le vois plus depuis des mois et comme il habite à plusieurs kilomètres, dans une autre ville... Mais je m'en soucie pas, lui il est pas sur la liste. J'ai gardé le flingue, un 9 millimètres automatique, très beau, tout noir. Je dis pas la marque, c'est inutile. Je le graisse et je le frotte toutes les semaines puis je le remets à sa place, dans un chiffon, dans mon buffet de la cuisine, dans une planque toute simple que

personne aurait imaginée : sous les paquets de nouilles. C'est au cas où on m'aurait agressé chez moi, on sait jamais. La cuisine chez moi c'est pas loin de la porte d'entrée. Si on m'agresse, j'ai qu'à reculer vite, ouvrir le placard du haut et pousser le tas de nouilles... J'ai fait des essais, ça prend même pas deux secondes. L'agresseur, sauf s'il me descend direct au moment que j'ouvre la porte, il aura aucune chance de repartir vivant de chez moi, c'est sûr, légitime défense, même s'il se rend, je le descends quand même d'une balle dans la bouche. Pas de pitié pour la racaille ! C'est Sarko qui a dit ça quand il a fait sa campagne et j'ai trouvé qu'il avait bien raison. Après, il s'est calmé ; forcément, quand on est élu, on se calme et on dit merde à tout le monde, c'est connu, on tient pas sa parole. Mais j'avais bien aimé quand il avait dit qu'il nettoierait avec le karcher la racaille pour débarrasser les gens. La racaille, ça fait du bruit avec les mobylettes en bas dans le quartier et ça empêche les gens de bien dormir pour aller bien travailler. Ça agresse aussi les gens chez eux, surtout les vieux. C'est ça qu'il disait, Sarko : il faut protéger les honnêtes gens qui se lèvent de bonne heure pour aller travailler. Comme moi. Mais c'est de la politique, tout ça, je m'en fiche depuis un bon moment. J'ai regardé à travers la petite vitre le nom qui

suivait. Lui, j'avais pas oublié. C'était il y a plus de vingt ans mais c'était resté gravé là dans ma tête. J'aurais oublié Sarko et tous les présidents de la République que je connaissais grâce au dictionnaire mais pas ça, pas lui, jamais, c'était impossible, c'est comme ça. En plus, il habitait pas loin, c'était bien. Des fois on se voyait et on se disait bonjour vite fait, on avait même bu une bière il y avait pas longtemps... Il avait plus de 50 balais, vu que moi j'en ai 40, ça passe vite le temps. Qu'est-ce qu'on s'emmerde dans la vie! C'est vrai quoi. Lui il s'emmerdait, il disait ça, il travaillait pas en plus. De toute façon, il avait pas beaucoup travaillé dans sa vie. Moi je vais pas revenir sur mon cas, c'est pas la peine, c'est comme ça. C'était samedi. J'avais été traîner dans son coin vers le soir avec ma bagnole, j'étais sûr de le croiser. Quand il m'a vu, j'ai dit de monter, on va boire un verre dans un patelin que je connaissais. Pas de soupçon. On prenait la campagne et au bout d'un moment j'ai pris par un chemin de terre. Il se méfiait pas, c'était un copain, il avait oublié tout ça. J'ai arrêté la voiture pour voir comme s'il y avait un problème à l'avant. Il est descendu avec moi pour voir aussi. On était comme on dirait à la lisière du bois. Fallait que je recule pour prendre de l'élan. Lui, il était penché sous le capot avant.

« Y a pas de problème, j’crois pas, j’vois rien », qu’il disait. Je me suis retourné, j’ai sorti le flingue pour pas qu’il voie et je me suis approché. J’ai visé le cul pour être sûr au maximum que je toucherais pas une artère fémorale. Et j’ai tiré. Mon flingue marchait super bien. Je l’avais déjà essayé tout seul dans les bois mais là c’était trop bien. Il a gueulé comme une bête, je me suis approché encore, il y avait plein de sang sur son pantalon, je l’ai tenu d’une main par la gorge et j’ai tiré dans son genou, tout près, je touchais son genou avec le canon. Ça a fait un bruit formidable, j’ai eu mal aux oreilles, j’ai même pas entendu comment qu’il gueulait. Après j’ai reculé et j’ai dit : « Tu te souviens pas ? » Il se tenait sur le ventre, sur le côté, il gueulait, il avait oublié, ce con. Alors j’ai pris dans le coffre la corde que j’avais apportée et je l’ai attaché par un pied au tire-caravane que j’avais derrière la bagnole. J’ai dit : « Tu te souviens pas ? Tu te souviens vraiment pas ? » Il hurlait, il m’insultait, il tenait sa jambe, il se roulait par terre mais il se souvenait pas. Ok ! j’ai dit, on va voir ça. J’ai redémarré la bagnole et j’ai commencé à rouler. Je disais comme une chanson : « Tu te souviens pas ? tu te souviens pas ? » et j’accélérais. J’ai entendu un moment qu’il gueulait hyper fort puis j’ai plus rien entendu. Il faisait du bruit sur le chemin de

terre, c'étaient les cahots, il devait cogner contre des souches sur les côtés ou des pierres, je sais pas. Je l'ai traîné comme ça sur un kilomètre au moins. Quand j'ai arrêté la bagnole, j'ai été voir, il était presque à poil, toutes ses fringues déchirées et lui il était en sang partout. Il gueulait plus, ça c'était certain. Il bougeait plus. J'étais pas sûr qu'il était mort. J'ai pris mon flingue, j'ai visé sa tête et j'ai tiré. Là il était mort, j'étais sûr, c'était réglé pour lui, ce compte. J'ai détaché, j'ai repris ma corde, j'ai roulé tout droit encore jusqu'à la route et je suis rentré. Mais j'ai pas dit pourquoi. Quand j'avais 15 ans, je faisais l'idiot sur le capot de sa voiture et lui il était sorti et il m'avait couru après pendant je sais plus combien de temps. Il pouvait pas me rattraper, je courais plus vite que lui, il criait de loin « Si je t'attrape, je t'attache à ma voiture et je te traîne, tu verras, je te traîne... » J'avais jamais oublié ça et ça m'était revenu. J'ai ouvert la petite vitre du buffet et j'ai effacé son nom avec mon feutre. « Ça lui apprendra, ça lui apprendra... », c'est ce que je me disais. Après, j'ai été me laver et me coucher aussitôt car j'avais du travail le lendemain. J'ai pas dit son nom, au fait. Nourredine. C'était un Arabe mais ça a aucune importance, je suis pas raciste.